

SAINT SEURIN D'AQUITAINE, ÉVÊQUE DE COLOGNE, POIS DE BORDEAUX

5 e siècle

Fêté le 23 octobre

Seurin¹ sortit, en Aquitaine, dit-on, d'une famille noble et riche; ses parents s'occupèrent avant tout de développer en lui cette étincelle de bien, d'amour de la justice et de la piété, déposée en toute âme humaine.

Ils le confièrent à une des communautés sacerdotales, écoles premières, où il ne put rien voir ni entendre que d'honnête et de saint. A un enseignement bien dirigé, aux exemples de toutes les vertus, il apportait une intelligence précoce, un cœur droit et généreux; aussi fit-il des progrès rapides dans la piété comme dans les sciences. C'était une plante qui recevait les abondantes rosées du ciel et rendait en parfum et en fruit ce qu'elle en avait reçu.

Dans l'enfant et dans le jeune homme apparaissaient déjà les traits principaux de cette grande âme : un amour persévérant de l'étude qui embrassait l'Ecriture Sainte, la tradition et la philosophie; une humilité profonde qui déroba à ses propres yeux ses progrès en tous genres et le tenait au-dessous de tous quand tous l'élevaient au-dessus d'eux : une pénitence à laquelle toutes les immolations étaient familières et faciles, de son esprit à de longues oraisons, de son corps à de rudes macérations, de ses biens à d'abondantes aumônes. Dans ce détachement universel il réalisait ce mot de l'Apôtre : «Jésus Christ est ma vie et la mort m'est un gain».

Un jour Seurin crut entendre au milieu des champs la voix d'un ange : «Seurin, Seurin, tu seras évêque de Cologne». – «Quand cela arrivera-t-il ?» répondit le Saint. «Quand le bâton que tu tiens à la main aura fleuri», reprit la voix. Et aussitôt, posé par terre, le bâton fleurit. Saurin ne tarda pas à être élevé à l'épiscopat.

Seurin, dont la réputation de sainteté s'était répandue de toutes parts, fut appelé à l'évêché de Trèves et de Cologne. Revêtu malgré lui de la dignité épiscopale, il ne recula devant aucun de ses devoirs ni de ses sacrifices. Pasteur infatigable, il atteignait tous les besoins, toutes les infirmités dans l'immense peuple qui lui était confié. C'est alors qu'il visita l'église de Tongres. Là, selon l'usage des monastères, on lui présenta un enfant qui désirait se consacrer à Dieu. Dans la sagesse de ses réponses il sentit une âme prévenue de la grâce et conçut pour elle une grande affection. C'était saint Evergisile, son futur archidiacre, son successeur sur le siège de Cologne.

Dans cette dernière ville, il connut par révélation la mort de saint Martin. Un dimanche, à l'heure où, après Matines, il parcourait, selon sa coutume, les sanctuaires de son église, il entendit tout à coup un concert céleste au-dessus de sa tête. Il appelle alors son archidiacre Evergisile; et comme celui-ci n'entendait rien, ils se prosternent ensemble pour demander à Dieu une communication commune de cette merveille. Des voix qui chantent dans les airs arrivent alors distinctement à leurs oreilles. «C'est», dit l'évêque, «Martin qui quitte ce monde, et les anges au milieu de leurs cantiques, portent son âme dans le ciel. Le démon et ses anges ont voulu la retenir, mais ils n'ont rien trouvé en elle de leur malice, et ils se sont retirés confondus. Qu'en sera-t-il de nous, pécheurs, puisqu'ils ont voulu combattre un si saint et un si grand pontife ?» L'archidiacre s'empressa d'envoyer un courrier à Tours, et il fut constaté que l'heure où son saint évêque était mort était bien celle où Seurin avait entendu le concert des anges.

¹ ou Séverin.

A cette époque vivait un ermite célèbre par ses oeuvres. Fils de prince, élevé au sein de toutes les jouissances et des richesses, le jour même de ses noces, après un festin splendide et au moment de s'unir à l'épouse qui faisait l'objet de ses vœux, il s'enfuit au désert n'emportant avec lui qu'une écuelle de bois. Un jeune homme d'une grande beauté lui avait apparu, lui promettant une plus grande félicité s'il voulait le suivre. Il s'était attaché à ses pas et, son merveilleux compagnon disparu, il se fixa dans la solitude où il l'avait conduit. Là, il fut un jour inspiré de demander à Dieu connaissance de l'âme sainte dont il pouvait espérer de partager la récompense céleste. Il lui fit révéler que c'était l'évêque de Cologne. Impatient de le voir, il se rend dans la ville épiscopale et le trouve, un jour de fête, après les offices divins, donnant un grand repas. A cette vue, il crut son salut compromis dans sa ressemblance de sort futur avec un homme qui vivait au milieu de l'abondance, des choses de la vie. Il ne tarda pas à reconnaître que l'évêque était plus véritablement pauvre au sein de ses grandeurs que lui-même avec son écuelle de bois.

Tandis que le zèle de Seurin s'appliquait surtout à arracher de Cologne les semences d'Arianisme que l'indigne évêque Euphratas y avait jetées, la voix de Dieu se fit de nouveau entendre à lui : «Quitte», lui dit-elle, au milieu de la nuit et après une oraison longtemps prolongée, «quitte le siège de Cologne et rends-toi en Aquitaine. Bordeaux a besoin de ton ministère». Accompagné de quelques-uns de ses prêtres, Seurin passa en Aquitaine. La nuit qui précéda son arrivée à Bordeaux, un ange en avertit l'évêque Amand : «Lève-toi», lui dit le messenger céleste, réunis ton clergé et ton peuple et vas au-devant de Seurin que tu placeras sur ton siège».

Une immense procession de tous les ordres s'avance à la rencontre de l'envoyé de Dieu, en faisant retentir les airs du cri : «Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur !» Les deux Saints, sans s'être jamais connus, se saluent par leurs noms et se donnent un baiser fraternel. Amand introduit Seurin dans le monastère, et, en présence de tout le clergé et le peuple, l'intronise sur son siège épiscopal.

Une mission si surnaturelle se manifesta par les plus heureux fruits. Bordeaux changea de face sous la direction du nouveau pontife. La foi fit de grandes conquêtes; les moeurs s'améliorèrent. Seurin soutenait ce mouvement par les dons extraordinaires qui apparaissaient en lui. Il avait l'esprit de discernement des âmes et pénétrait les consciences. Il possédait le don des miracles; il guérissait les malades et les infirmes avec un signe de croix; il ressuscitait les morts. En voici un exemple : Un père et une mère désolés l'implorèrent en faveur d'un fils unique qu'ils venaient de perdre. Après avoir passé quelques heures en prières, il s'approche du mort : «Jeune homme», dit-il, «je te l'ordonne, obéis au Seigneur pour reprendre la vie, comme tu lui avais obéi pour la quitter». A l'admiration de tous, le mort se leva. Une autre fois, on lui conduisit un possédé du démon que ses parents étaient obligés de tenir lié de tous ses membres. A sa voix, le malin esprit s'enfuit en vomissant toutes sortes d'injures contre le serviteur de Dieu.

Instruit par un ange de sa fin prochaine, il appela Amand et lui recommanda de l'ensevelir hors des murs de la ville, dans l'oratoire du Sauveur et de la Sainte-Trinité. Puis, sentant le dernier moment approcher, il réunit ses disciples, les exhorta à sanctifier leur âme, et après les avoir embrassés, remit la sienne entre les mains de Dieu, le 12 des calendes de novembre. Il se fit un concours immense à ses obsèques et à son tombeau. Des miracles nombreux et éclatants révélèrent sa sainteté. Un an après, le jour anniversaire de sa mort, comme on se préparait à le célébrer, les Goths cernent la ville avec une armée formidable. Le peuple n'interrompt pas la solennité; mais prosterné devant le tombeau de son patron, il sollicitait de lui sa délivrance. Tout à coup le ciel s'obscurcit et, au milieu des ténèbres qui enveloppent leur camp, les Goths croient voir une armée qui s'avance au secours de la ville. La panique s'empare d'eux et ils fuient de toutes parts laissant aux Bordelais un immense butin.

A une autre époque, des pluies prolongées avaient grossi les ruisseaux et les rivières de la contrée; sortant de leurs lits, ils avaient tout inondé. Plus de culture, plus d'ensemencement possible. On approchait de la fête de saint Seurin. Les Bordelais, qui célébraient leurs vigiles solennelles près de son tombeau, l'appelèrent à leur secours dans une si grande détresse. Les

pluies s'arrêtèrent, des vents favorables chassèrent les nuages, et le lendemain un soleil brillant rapporta la vie aux campagnes et la joie aux habitants.

Plus tard, non seulement la ville, mais toute la province fut frappée du fléau opposé. Une sécheresse obstinée détruisait tout. La verdure avait disparu; les arbres étaient menacés jusque dans leurs racines; les troupeaux ne trouvaient plus de pâturages. Dans cette extrémité, l'évêque invita son peuple à se réunir aux pieds du tombeau de saint Seurin. On y passa la nuit suivante en prières. Pendant cette veille même, des nuages montèrent à l'horizon, s'étendirent rapidement et répandirent la pluie tant désirée.

C'est ainsi que dans ses diverses calamités, Bordeaux a toujours reçu secours de son saint patron. Heureuse ville ! elle a deux trésors : Seurin et Amand qui lui communiquent les grâces célestes.

CULTE ET RELIQUES

NOTE CRITIQUE SUR LA QUESTION DE L'IDENTITÉ DE SAINT SEURIN DE BORDEAUX ET DE SAINT SEURIN DE COLOGNE.

A une époque qu'on ne saurait préciser, une nombreuse députation d'habitants de Cologne arrivait à Bordeaux pour réclamer le corps de leur évêque. Les Bordelais, jaloux de leur trésor, étaient disposés à en défendre la possession les armes à la main. Cependant, sur l'avis des plus sages, il fut décidé qu'on céderait aux habitants de Cologne une part du corps saint. On le tira donc du lieu de son repos, et les Colonnais se retirèrent avec la part qui leur échut. La réception à Cologne fut magnifique, le concours immense. On plaça les reliques dans l'église des Saints-Corneille-et-Cyprien, qui prit, par la suite, le nom de Saint-Seurin.

On voit, derrière l'autel, son tombeau en bois de chêne, renfermé dans un treillage de fer et soutenu à la hauteur du tabernacle par quatre colonnes de marbre noir. C'est là que reposent les quelques débris du Saint dont nous avons parlé, et qui ne consistent plus aujourd'hui qu'en quelques ossements presque entièrement réduits en poussière (d'après une vérification des reliques opérée en 1825). De Cologne, le culte de saint Seurin s'est répandu dans quelques églises voisines.

Quant à la basilique de Saint-Seurin de Bordeaux, elle a succédé (vers 725) à l'église Saint-Etienne et à l'Oratoire de la Trinité. Les cryptes possédèrent tout d'abord le corps du Saint : il était renfermé dans un sarcophage en marbre brut. Plus tard, il fut retiré de l'église souterraine et placé dans la Confession. Elle s'élevait contre le mur du chevet de l'église supérieure et consistait en une petite voûte soutenue par des arcs-boutants s'unissant à une rosace, et, après s'être arrondis en colonnes, reposant sur des soubassements perdus dans le sol. On entra sous cette voûte par deux portes surbaissées à épaisses voussures. Sur la Confession, on éleva plus tard un autel de la Sainte-Trinité. Ces deux monuments (confession et autel) sont aujourd'hui détruits; l'orgue du chœur a remplacé la confession; un nouvel autel a été construit. C'est sous ce maître-autel de date récente (1855) que repose le tombeau de saint Seurin, retiré de la Confession. Quant à ses précieux ossements, ils enrichissent un reliquaire placé aux côtés du tabernacle; il fait face au reliquaire de saint Amand, et tous deux, avec le tabernacle dont ils imitent la forme, achèvent le retable de l'autel.

De nombreuses églises des diocèses de Bordeaux, La Rochelle, Périgueux, Angoulême, Poitiers, Limoges, etc., sont placées sous le vocable de, saint Seurin.

Les faits que nous avons exposés dans la Biographie proprement dite de saint Seurin n'étant pas reconnus comme authentiques par la grande majorité des hagiographes, les nouveaux Bollandistes en tête, il nous faut maintenant les discuter. Ces faits sont tirés de deux rédactions de la Vie de saint Seurin, faisant partie d'un eucologe manuscrit du 13^e siècle, conservé dans les archives de l'Eglise de Bordeaux.

Le fait dominant, base de la discussion, c'est l'identité du Seurin, évêque de Cologne, et du Seurin, évêque de Bordeaux. A la suite du *Gallia Christiana*, les continuateurs de la savante collection des Bollandistes ont repoussé cette identité. À l'appui de leur opinion, ils font valoir :

1° L'âge de saint Seurin. Succédant, dans Cologne, à Euphratas, et, dans Bordeaux, à saint Amand, il n'aurait pu, d'après leurs calculs, occuper ce dernier siège qu'après quarante ou cinquante ans d'épiscopat à Cologne, et à un âge de décrépitude. Mais cet argument pèche par sa base, parce qu'on n'a pas de données certaines sur la fin des deux évêchés d'Euphratas et de saint Delphin, prédécesseurs de saint Amand. Du reste, les savants hagiographes belges ne se réfutent-ils pas eux-mêmes en avouant qu'on ne peut douter que Seurin de Cologne ne soit venu et ne soit mort à Bordeaux ? S'il n'était pas trop décrépît pour venir à Bordeaux, pourquoi trop décrépît pour y exercer l'épiscopat ?

2° Les canons qui défendaient les translations d'un siège à un autre et que deux évêques aussi saints que Seurin et Amand ne pouvaient violer. Mais ces canons, comme le prouve le texte même du concile de Sardique, cité par nos contradicteurs, n'avaient été portés que pour réprimer l'ambition de ceux qui cherchaient à passer d'un petit évêché à un autre plus important. Aussi, le quatrième concile de Carthage, en continuant à proscrire les translations, les admet-il quand elles ont pour motif l'utilité de l'Eglise. Evidemment les censures des conciles n'atteignent pas saint Seurin et saint Amand mus par le zèle et l'humilité, et n'obéissant (comme nous l'avons vu dans les pages précédents) qu'à la volonté de Dieu, miraculeusement manifestée.

3° L'invraisemblance du fait de saint Seurin abandonnant son troupeau de Cologne au moment où les barbares ariens menaçaient de fondre sur lui comme des loups dévorants. – Mais il y a beaucoup d'apparence, et c'est l'opinion de Dom Calmet, que saint Seurin a été, malgré lui, chassé de Cologne par la tempête : Dieu lui aurait montré, à Bordeaux, un nouveau champ ouvert à son zèle. Cette hypothèse, très plausible, n'infirme en rien le caractère spirituel de sa mission.

Si l'argumentation générale des Bollandistes ne peut, à notre avis, se soutenir, elle faiblit encore davantage en présence des traditions particulières des Eglises de Cologne et de Bordeaux. Aussi bien, tous les martyrologes, le romain en tête, sont favorables à la mission régionale de saint Seurin. Nous serions trop longs si nous voulions entrer dans des détails : le lecteur impartial comblera facilement ces lacunes.

Nous admettons donc, contrairement à l'opinion des Bollandistes et de leurs adhérents, l'identité des deux personnages. Nous ne reconnaissons qu'un seul et même Seurin qui, après avoir occupé le siège de Cologne après Euphratas, occupa celui de Bordeaux après saint Amand.

Ce petit travail sur saint Seurin n'est qu'un résumé succinct de l'oeuvre monumentale qu'a composée à ce sujet un savant professeur de la faculté de théologie de Bordeaux, M. l'abbé Cirot de la Ville : *Origines chrétiennes de Bordeaux*, un volume in-4°, Bordeaux, 1867. – Nous avons adopté d'autant plus volontiers l'opinion de cet illustre auteur, qu'il a envoyé son oeuvre aux nouveaux Bollandistes, se contradicteurs, et que ceux-ci lui ont promis d'en tenir compte dans leurs travaux subséquents.

Dans : Les Petits Bollandistes : *Vies des saints*, tome 12